

DAVID

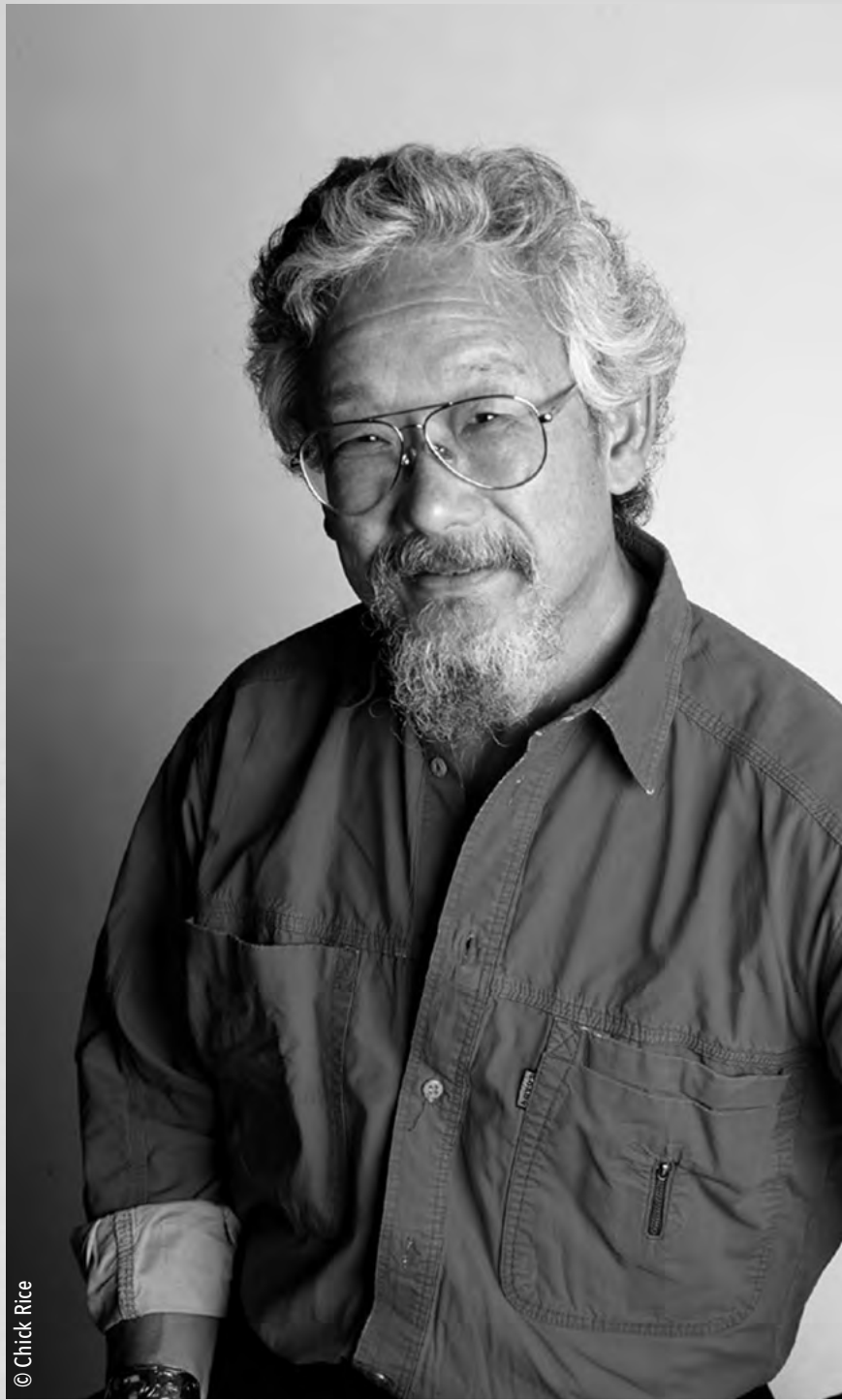
LETTRE À
MES PETITS-ENFANTS

SUZUKI



Boréal

UN EXTRAIT INÉDIT
DE SON PROCHAIN LIVRE



David Suzuki

Lettre à mes petits-enfants

(extrait)

*traduit de l'anglais (Canada)
par Danièle Blain*

Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

En quête de racines

Mes petits-enfants chéris,
Je vous écris à vous, Tamo, Midori et Jonathan, comme aux adultes que vous êtes aujourd'hui, et à vous, Ganhi et Tiis, comme aux enfants ou aux jeunes adultes que vous serez lorsque vous lirez cette lettre.

Merci, tout d'abord, de faire partie de ma vie. J'ai le grand bonheur de vous regarder grandir depuis votre arrivée sur cette terre et, à travers vous, d'être le témoin de ce miracle qu'est chaque vie. Vous avez été la source de tant de joies – et de quelques maux de tête aussi ! Merci, merci de m'accorder le privilège d'être votre *Granpa*, ou *Bompa*.

Même si trois d'entre vous – Tamo, Midori et Jonathan – sont nés dans les années 1990, vous vivrez la majeure partie de votre vie au XXI^e siècle. Et bien sûr vous, Ganhi et Tiis, c'est au XXI^e siècle que se déroulera toute votre existence. Les événements de ma vie que je m'appête à vous raconter auront à vos yeux l'air d'être tout droit sortis des livres d'histoire : vous ne connaissez ce que renferme ma mémoire que par des manuels, des films et des vidéos.

Il y a quelques années, Nana et moi étions au Japon. À Yokohama. Nous avons visité le *Hikawa Maru*, qui fut le dernier paquebot à assurer la liaison entre le Japon et l'Amérique du Nord. Mis à l'eau en 1929, il traversait le Pacifique de Yokohama à Seattle et accueillait 75 passagers en première classe, 70 en classe touriste et 186 en troisième classe. C'est maintenant un musée, et cette visite nous a fascinés.

Chaque classe de passagers occupait un étage différent, doté de sa propre cuisine. À l'étage supérieur, les passagers de première classe vivaient dans le luxe, entourés de meubles art déco, de boiseries d'acajou et de rideaux de dentelle. Les passagers de troisième classe, quant à eux, étaient entassés au fond de la cale, à proximité des énormes moteurs, dans une chaleur insupportable et de fortes odeurs de cambouis. La famille royale d'Angleterre a fait la traversée à bord de ce navire, dont elle a occupé tout le somptueux premier étage. Charlie Chaplin a lui aussi franchi le Pacifique à son bord.

Mes grands-parents ont fait la traversée bien des années auparavant, entre 1904 et 1908, mais je suis certain que c'était à bord d'un navire infiniment moins accueillant. Ils étaient pauvres, et, une fois arrivés au Canada, il leur a fallu des années pour rembourser le coût de leur passage. Je crois qu'il s'agissait d'un vraquier à vapeur qui a pris au moins trois semaines pour arriver à destination. Imaginez un peu comme cela a dû être difficile : être entassé dans des espaces minuscules, sur une mer démontée, sans jamais avoir la possibilité de monter sur le pont respirer un peu d'air frais ! Et rappelez-vous qu'à cette époque il n'y avait pas de télévision, de cinéma, de radio ni de téléphone. Cette visite du *Hikawa Maru* m'a rempli d'admiration pour la détermination de mes grands-parents à tenter l'aventure de l'immigration au Canada. Comme ce voyage a

dû être épouvantable ! Et ils se disaient sans doute qu'ils quittaient le Japon pour toujours.

Les parents de mon père n'y sont jamais retournés, ils n'ont même jamais fait un seul appel téléphonique au Japon. Quant aux parents de ma mère, ils ont décidé de quitter le Canada après avoir été internés dans des camps durant la Seconde Guerre mondiale. On les a fait descendre du navire à Hiroshima, qui venait d'être complètement détruite par la première bombe nucléaire larguée sur une ville. Je ne peux qu'imaginer les souffrances inouïes des survivants, brûlés par les radiations, affligés de blessures jamais vues auparavant. Ils manquaient de tout : de soins médicaux, de vivres, d'abris ! Tout le Japon avait été durement frappé par la guerre, mais Hiroshima formait une catégorie à part. Sans surprise, mes grands-parents, déjà âgés, sont morts tous les deux moins d'un an après leur retour.

Pourquoi mes grands-parents – vos arrière-arrière-grands-parents – avaient-ils voulu quitter le pays qui les avait vus naître et tenter leur chance au Canada ? Comme tant de gens désespérés qui aujourd'hui fuient Haïti ou Cuba, prêts à affronter des mers traîtresses pour gagner de nouveaux rivages, les parents de mon père étaient aux prises avec une pauvreté si absolue qu'ils étaient prêts à courir un tel risque.

À l'époque, le Japon vivait les affres d'une transformation profonde, qui l'a amené à abandonner le système féodal des shoguns, samourais, fermiers, artisans et marchands, et à s'engager sur la voie du développement industriel. Grand-père Suzuki avait appris le métier de menuisier quand il était adolescent et il est devenu un remarquable constructeur de navires au Canada. Les bateaux Suzuki jouissaient d'une réputation enviable, et on me dit que l'un d'entre eux est encore en service

dans l'île de Vancouver. Pour sa part, grand-père Nakamura était un samouraï, appartenant à l'ancienne aristocratie guerrière déchue : il n'a jamais réussi à conserver un emploi. Grand-mère Nakamura était infirmière, et on lui vouait une immense admiration pour les soins qu'elle avait prodigués à ses patients durant l'horrible épidémie de grippe espagnole de 1918. Le vœu le plus cher de ma mère, c'était d'être réunie avec elle après sa mort.

Lorsque mes grands-parents sont arrivés, Vancouver était une ville dont le dynamisme reposait sur l'extraction de minerai, la pêche et l'exploitation forestière. Elle attirait des immigrants de partout dans le monde. C'était un milieu rude, et les préjugés racistes à l'égard des gens de couleur étaient profondément ancrés. Après tout, lorsque les Européens étaient arrivés en Amérique, ils n'avaient pas hésité à proclamer qu'ils avaient « découvert » le continent, même si des centaines de milliers de personnes dotées de cultures riches et variées y vivaient depuis bien longtemps ! Parce que les autochtones leur étaient totalement étrangers, ils les avaient promptement qualifiés de « primitifs ».

Le premier objectif des nouveaux arrivants était de faire fortune, et ils montraient très peu d'intérêt pour les autochtones, la flore et la faune, sauf à titre de ressources exploitables. Ils considéraient les autochtones comme des sauvages à qui il fallait imposer les façons de faire européennes. Cette attitude avait cours encore au xx^e siècle, quand les enfants des Premières Nations étaient envoyés dans des pensionnats où l'usage de leur langue était interdit et leurs traditions bannies. Les Asiatiques et les Noirs étaient eux aussi considérés comme différents, et on en tirait la conclusion qu'ils étaient inférieurs : ils n'avaient donc pas le droit de voter ou, dans plusieurs

régions de la Colombie-Britannique, de posséder une propriété. Des professions leur étaient fermées, comme la médecine ou la pharmacie. Telles étaient la Colombie-Britannique et une bonne partie du Canada au début du xx^e siècle.

Vous êtes tous pour un quart d'ascendance japonaise, et j'espère que cet héritage suscite votre curiosité. Ma propre connaissance de l'histoire du Japon est assez minimale, mais la façon dont le pays s'est intégré à la communauté des nations m'a toujours intrigué. Pendant plus de deux siècles, entre 1603 et 1868, le Japon s'est délibérément isolé du reste du monde, refusant obstinément d'ouvrir ses ports aux navires et au commerce étrangers. C'est ce qu'on appelle l'époque d'Edo, ou période Tokugawa, du nom de la famille régnante. La classe dominante était maintenue au pouvoir par les samouraïs, guerriers de carrière qui représentaient cinq pour cent de la population. Sous les samouraïs se trouvait la classe des paysans, qui regroupait quatre-vingts pour cent des Japonais. Comme dans toutes les civilisations à toutes les époques, c'étaient ces producteurs de nourriture qui permettaient à d'autres types d'activités de s'épanouir. Les artisans étaient donc sous les paysans et, sous eux encore, il y avait les marchands, qui vendaient ce que les artisans produisaient. Il y avait enfin une classe qu'on appelait Eta ou *barakumin*, les « intouchables ». Ils étaient considérés comme contaminés parce qu'ils disposaient des morts, faisaient boucherie ou travaillaient aux tanneries. En principe, dans le Japon moderne, ces classes ont disparu, mais les *barakumin* continuent à être victimes de graves discriminations.

Sous les Tokugawa, durant une longue période de paix relative et d'isolement, la culture et l'économie japonaises connurent une période faste. Aujourd'hui, on entend constam-

ment répéter que la mondialisation des économies est essentielle à notre prospérité, mais l'histoire de l'époque d'Edo nous enseigne une leçon différente. Toutefois, en 1883, le commodore américain Matthew Perry, à la tête de quatre « vaisseaux noirs » – des canonnières lourdement armées –, prenait position dans la baie d'Edo (Tokyo). Il exigeait l'ouverture des ports japonais, démontrant du même coup la supériorité technologique des bateaux à vapeur et de leurs canons. Un traité fut signé l'année suivante. Il mettait un terme à l'isolement du Japon et inaugurait l'ère de la restauration de Meiji qui, sous la gouverne de l'empereur du même nom, allait combiner progrès technologiques occidentaux et valeurs traditionnelles orientales. Les fonderies, les chantiers navals et les filatures se multiplièrent, tandis que le Japon s'industrialisait tout en construisant sa puissance militaire. Dans un pays engagé dans la voie d'un développement industriel à l'occidentale, la classe jusque-là dominante des samouraïs n'avait plus de raison d'être.

La rapidité avec laquelle le Japon s'est transformé après Perry montre à quelle vitesse les changements sociaux peuvent se produire. Dans les années 1930, le Japon a versé dans le militarisme et s'est engagé dans une guerre mondiale qu'il a perdue en 1945. Mais, mis au pied du mur par la défaite militaire et la dévastation du pays, il a encore une fois émergé de cette époque terrible pour se transformer en géant économique en quelques décennies seulement. Aujourd'hui, on nous dit que le passage des combustibles fossiles aux énergies renouvelables va non seulement détruire l'économie, mais aussi nous renvoyer à l'âge des ténèbres. Je ne le crois pas ! Si nous arrivons à unir nos efforts en tant que société, comme le Japon l'a fait, toutes sortes de changements sont possibles.

Et grâce au commodore Perry, vous voilà tous ici, au Canada. Grand-père Nakamura est né à une époque où il n'y avait plus de place pour un samouraï comme lui dans la société japonaise, et la fin de l'isolationnisme de son pays a fait en sorte que mes quatre grands-parents ont eu la possibilité d'émigrer au Canada.

Nana et moi avons eu la chance d'en apprendre davantage au sujet de grand-père Nakamura pendant un séjour au Japon. Vos parents y effectuaient une tournée de conférences et nous les avons accompagnés pour prendre soin de vous, Ganhi et Tiis. Saviez-vous que, là-bas, votre maman est aussi populaire qu'une vedette rock ?

En 1992, à l'âge de douze ans, au Sommet de la Terre à Rio, elle a prononcé un discours qui a eu un grand retentissement et qui a été repris dans les manuels scolaires japonais. Résultat : tous les jeunes là-bas la connaissent. J'imagine que ses traits asiatiques et son nom en partie japonais (Severn Cullis-Suzuki) ont fait en sorte que les petits Japonais s'identifient facilement à elle.

Durant cette tournée, on l'a invitée à prendre la parole dans l'île de Kyushu, au sud de la grande île de Honshu où se trouvent Tokyo et Kyoto. Je savais que grand-père Nakamura était originaire de Kyushu, et nous en avons profité pour faire des recherches à son sujet. Nous avons découvert qu'il avait bel et bien reçu une formation de samouraï et qu'il avait fréquenté une école très élitiste, que nous avons visitée. Nous y avons appris qu'il n'avait pu poursuivre dans cette voie et qu'il avait tenté de s'engager dans la marine, mais que sa candidature avait été rejetée à cause de sa mauvaise vue. Est-ce pour cette raison qu'il a ensuite décidé d'émigrer au Canada ?

Je ne crois pas qu'il ait jamais travaillé au Canada. Comme il était d'ascendance noble, le travail ne faisait pas partie de sa culture. Il y a une histoire à son propos que j'aime bien, mais qui n'est peut-être pas vraie. Il vivait alors dans une ville minière de Colombie-Britannique appelée Trail. Des mineurs s'étaient mis en grève, et la compagnie avait voulu casser le mouvement en embauchant des briseurs de grève disposés à faire le même travail pour un salaire inférieur – nombre d'entre eux étaient d'origine japonaise. Les grévistes menacèrent de tabasser quiconque tenterait de franchir la ligne de piquetage, et les Japonais étaient terrifiés. Ils demandèrent donc à grand-père Nakamura de prendre la tête de leur groupe, et il accepta. Lorsqu'il s'approcha des grévistes, ceux-ci virent juste à son allure martiale que c'était un dur : ils s'écartèrent pour laisser entrer les hommes. Jolie histoire, même s'il s'agit d'une violation du droit de grève avec laquelle je ne suis pas du tout d'accord...

Mes grands-parents n'ont jamais su prononcer plus que quelques mots d'anglais. Il y avait dans leur entourage, au Canada, des Japonais qui se débrouillaient assez bien en anglais pour les aider dans leurs premières démarches. Au fur et à mesure que leurs enfants – mes parents – grandissaient, ils leur servirent à leur tour d'interprètes. Je n'ai jamais appris le japonais parce que, après la guerre, mes parents ont voulu faire de nous de vrais Canadiens. Il fallait éviter tout ce qui aurait pu nous singulariser, comme parler une langue étrangère.

Comme je le regrette ! Plus nous connaissons de langues, plus riche est notre vie. Avant d'entrer à l'université, j'ai fait cinq ans de français, quatre ans de latin et trois ans d'allemand. Mais j'ai aussi eu besoin de l'espagnol plus tard, quand j'ai travaillé en Amérique latine. Tamo et Midori, c'est une chance

extraordinaire que votre père vous ait emmenés au Chili ainsi que dans d'autres pays sud-américains et que vous ayez appris cette langue.

Je n'ai jamais demandé à mes grands-parents pourquoi ils avaient quitté le Japon, comment le voyage s'était déroulé, dans quelles conditions ils avaient vécu à leur arrivée et s'ils étaient contents d'avoir émigré au Canada. Tant de questions qui resteront sans réponses ! Je n'ai jamais eu l'occasion de les remercier d'avoir entrepris ce voyage audacieux et d'avoir enduré toutes les misères que leur réservait la vie en cette terre étrangère, afin que leurs enfants aient un avenir meilleur et que leurs petits-enfants – mes sœurs et moi – grandissent en tant que Canadiens.

On appelle mes grands-parents des *issei*, la première génération de Japonais au Canada. Mes parents, vos arrière-grands-parents, sont nés à Vancouver – papa en 1909 et maman en 1911 –, et ce sont des *nisei* (deuxième génération, mais première génération née au Canada). Ils étaient parmi les premiers *nisei*, véritablement à cheval sur deux cultures, parlant parfaitement le japonais et l'anglais. Toutefois, ils n'avaient qu'une connaissance de seconde main du Japon, car ni l'un ni l'autre ne l'avait visité et, à plus forte raison, n'y avait vécu. Parce qu'ils étaient bilingues, ils avaient été contraints, dès leur plus jeune âge, de s'occuper de toutes les affaires de la famille, et leurs parents ne s'étaient donc pas sentis obligés d'apprendre l'anglais. Parce qu'ils avaient commencé très jeunes à travailler et à servir d'interprètes à leurs parents dans tous les aspects de leur vie, mon père et ma mère ont grandi très vite.

Je suis un *sansei* (troisième génération) et, comme la grande majorité d'entre eux, je suis né durant la Seconde Guerre mondiale. Le Japon, c'était l'ennemi, et on ne m'a donc

pas encouragé à parler japonais. La guerre a dû être la cause de profonds déchirements pour mes parents – ils avaient des proches au Japon, mais ils avaient choisi de s'établir au Canada.

Chaque génération subséquente porte également un nom. Vos mères, mes filles, sont *yonsei* (quatrième génération). Vous êtes tous *gosei* (cinquième génération), mais à cette étape votre héritage japonais est passablement dilué. Ganhi et Tiis, vous êtes à moitié haidas, c'est donc ridicule de vous considérer comme des Japonais de cinquième génération, surtout lorsqu'on pense que les ancêtres de votre père habitaient cette terre depuis peut-être des milliers d'années...

Comme la plupart des *nisei* à l'époque, mes parents ont grandi sans connaître leurs aînés ou leurs grands-parents, qui étaient restés au Japon. Leur relation avec « le vieux pays » passait essentiellement par la langue, la cuisine et des activités culturelles comme l'*odori* (la danse) ou les arts martiaux, par exemple le judo ou le kendo.

Pouvez-vous imaginer votre enfance sans nous avoir connus, Bachan (ma première épouse et la grand-mère de trois d'entre vous), Nana ou moi ? Jusqu'à ces dernières années, cette absence de grands-parents pesait lourd dans la vie des enfants d'immigrants venus de pays lointains, et pas seulement au Canada, parce que cela signifiait qu'ils n'avaient que des liens ténus avec leur pays d'origine et aucune racine encore dans leur pays d'accueil. Aujourd'hui, bien sûr, les appels transocéaniques, Skype et l'avion permettent de garder contact avec nos aînés qui vivent à des milliers de kilomètres.

Je sais qu'il est difficile de croire que le Canada n'était pas une terre hospitalière pour les immigrants d'un pays comme le Japon. Mais c'est la vérité ! Aux yeux de ceux qui y étaient arrivés avant eux, mes grands-parents étaient différents, agis-

saient différemment et mangeaient des mets étranges. Ils ne parlaient pas l'anglais et ne fréquentaient que d'autres Japonais. Mais ils travaillaient dur, pour de très bas salaires.

Les conditions réservées aux membres des Premières Nations de plusieurs régions du Canada n'étaient pas meilleures, même s'ils étaient les premiers occupants de ce territoire. Par exemple, à Prince Rupert, en Colombie-Britannique, ils étaient soumis à ni plus ni moins qu'une forme d'apartheid. Des restaurants et des hôtels leur refusaient l'entrée et, au cinéma, ils étaient obligés de s'asseoir dans des sections qui leur étaient réservées.

Cette attitude a prévalu jusque dans les années 1960, et pas seulement en Colombie-Britannique. Après la guerre, ma famille a déménagé à Leamington, dans le sud de l'Ontario, ville d'environ 10 000 habitants. Lorsque nous sommes arrivés, en 1947, on y avait l'habitude de se vanter de ce qu'« on ne trouve personne de couleur à Leamington après le coucher du soleil ». La phrase visait d'abord les Afro-Américains, qui venaient de Detroit pour pêcher sur les quais du lac Érié. Nous avons été les premières « personnes de couleur » à nous installer à Leamington, mais notre famille était plutôt considérée comme une curiosité. Puisque nous travaillions fort et que nous parlions l'anglais comme tout le monde, notre présence était tolérée.

Vers la fin des années 1890 et dans les premières années du xx^e siècle, on a laissé entrer des Chinois et des Japonais au Canada pour qu'ils travaillent comme *coolies*, ou journaliers, à la construction des chemins de fer, dans les pêcheries ou dans les entreprises agricoles. Les Chinois n'étaient autorisés à immigrer que s'ils payaient une taxe d'entrée, à laquelle les autres immigrants n'étaient pas assujettis. La plupart des Asia-

tiques vivaient sur la côte ouest, leur point d'entrée au Canada. À Vancouver, ils s'installaient dans les quartiers Little Tokyo ou Chinatown, qui étaient en quelque sorte des ghettos.

Je ne vous raconte pas tout cela pour vous faire du chagrin ou pour semer la colère en vous, mais pour que vous connaissiez l'histoire de votre pays. J'aime le Canada et j'y suis attaché. Dans une large mesure, le racisme flagrant et les discriminations manifestes sont choses du passé. Il est indéniable que, au début du xx^e siècle, ses habitants ne possédaient pas le bagage génétique si diversifié qui est le vôtre aujourd'hui. Mais, au fil des ans, les Canadiens ont mené de dures batailles au nom de la justice sociale et de la démocratie : pour le droit de vote des femmes et des minorités visibles ; le droit à la libre circulation, au libre choix d'une profession et d'un lieu de résidence ; les droits des homosexuels ; et pour l'obtention d'excuses officielles pour les torts causés dans le passé. Je vous en prie, mes chers petits-enfants, soyez toujours vigilants. Si vous voyez que d'autres perdent ces droits ou sont traités de manière injuste, dénoncez ces situations haut et fort ! Comme nous l'ont enseigné l'histoire des Premières Nations et celle des Canadiens d'origine japonaise, ces libertés sont fragiles et il faut les défendre sans relâche.

Malgré le racisme et les discriminations dont étaient victimes tous les immigrants d'origine asiatique, les *issei* arrivés au pays au début du xx^e siècle bénéficiaient au Canada de circonstances plus favorables qu'au Japon. Ils n'entretenaient pas un lien ancestral à la terre, comme les peuples autochtones, et considéraient simplement leur terre d'accueil comme une matière première ou comme un placement immobilier : s'il y avait du poisson, on pouvait le capturer et le vendre ; des

arbres, les couper et les vendre ; du minerais, l'extraire et le vendre. Si le sol était riche, il fallait faire pousser des légumes... et les vendre. Tout était une ressource exploitable à des fins économiques. C'est la raison pour laquelle les gens étaient constamment à la recherche de nouvelles terres, comme cela avait toujours été le cas pour les nouveaux arrivants depuis les toutes premières vagues d'exploration, de conquête et de colonisation qui remontent à plus de cinq cent ans, que ce soit en Amérique du Nord et du Sud, en Afrique, en Australie ou en Nouvelle-Zélande.

Comme vous le savez, Nana et moi avons beaucoup travaillé de concert avec les peuples des Premières Nations au Canada et avec des communautés autochtones d'autres régions du monde. Nous avons tant appris de leur façon radicalement différente de voir le monde ! Pour ceux et celles qui vivent dans ces régions depuis des milliers d'années, et non pas seulement depuis quelques décennies ou même quelques siècles, la terre est bien plus qu'une ressource à exploiter : elle est sacrée.

Mais, attention ! Cette vénération pour la terre qu'on trouve chez les autochtones ne leur est pas venue naturellement. Ils l'ont acquise au fil des erreurs et des apprentissages de leurs ancêtres. Rappelez-vous que je suis d'abord un généticien – cela me fascine de voir comment les scientifiques peuvent utiliser notre ADN, notre matériel génétique, pour retracer les mouvements de populations à la surface de la planète depuis nos origines. Et toutes ces pistes nous ramènent en Afrique, il y a 150 000 ans. C'est le lieu de naissance de notre espèce, ce qui signifie que nous sommes tous d'origine africaine.

Imaginez un instant ce à quoi ressemblait l'Afrique à

l'époque des premiers humains. Les plaines grouillaient d'une infinie variété d'animaux, loin de ce que l'on voit dans le parc du Serengeti aujourd'hui. Et si nous pensons à ces ancêtres, un tout petit groupe d'hominidés qui n'avaient pas la taille, la rapidité, la force, ou encore l'acuité visuelle, auditive ou olfactive des animaux qui les entouraient, on se demande comment ils sont arrivés à survivre dans un tel environnement !

Leur – notre – principal avantage résidait dans ce petit organe de deux kilos niché au creux de notre boîte crânienne, le cerveau. Il nous confère une mémoire prodigieuse, une curiosité insatiable, un sens aigu de l'observation et une créativité absolument étonnante, qualités qui déjà, à cette époque, compensaient largement la faiblesse de nos capacités physiques et sensorielles.

Le généticien français François Jacob, lauréat du prix Nobel, prétend que le cerveau humain a « un besoin d'ordre inné ». En d'autres termes, nous n'aimons pas les événements que nous jugeons insensés. Donc, les créatures naturellement curieuses que nous sommes, toujours en train d'examiner, de bricoler et d'apprendre, sont peu à peu arrivées à connaître leur environnement. Si Jacob a raison (et je pense que oui), nous ressentions déjà ce besoin constant de tout replacer dans une vision cohérente et interconnectée, ce que certains appellent une vision holistique du monde, dans laquelle aucun phénomène n'existe isolément.

Grâce à leur gros cerveau, les premiers humains ont trouvé des façons d'exploiter leur environnement. Ils s'enduisaient de boue ou se couvraient d'herbes et de branchages pour s'approcher de leurs proies sans être vus. Ils creusaient des trappes pour piéger les animaux, tuaient à la lance de gros mammifères comme les mammoths, construisaient des murets de pierre

qui leur servaient à pousser des animaux vers des falaises. Pour attraper le poisson, ils tressaient des paniers rudimentaires ou taillaient des hameçons en bois. Ils construisaient des abris dans des grottes, avec des pierres, des branches et des roseaux. Comme nos ancêtres étaient observateurs et ingénieux ! Pour survivre, ils n'avaient pas le choix.

Tandis que leur nombre augmentait, les ressources pour eux utiles, comme certaines essences d'arbres, de plantes médicinales, quelques espèces de mammifères ou d'oiseaux, commencèrent à se faire rares. Il fallut les remplacer (il se peut même que des adolescents, en quête de sensations fortes, aient décidé d'aller voir de plus près ces dames Neandertal qui habitaient de l'autre côté de la montagne – il y a des preuves de croisements entre humains et néandertaliens). Dans leur recherche de nouvelles ressources, de petits groupes poussèrent leurs explorations au-delà de leurs territoires familiaux. Sur ces nouvelles terres, ils découvrirent des animaux de plus grande taille, plus lents, qui constituaient des proies faciles. Ce que je trouve absolument étonnant, c'est que, armés d'outils aussi simples que la lance, le bâton ou la hache de pierre, ces premiers humains soient à l'origine de la disparition de quelques-unes de ces espèces.

Les scientifiques avancent que les humains ont éliminé les mammoths (un seul spécimen pouvait nourrir pas mal de monde pendant assez longtemps), les élans géants, les lions marsupiaux, les paresseux géants et les aurochs. Au fur et à mesure qu'ils prenaient possession de nouveaux territoires, ils en éradiquaient certaines plantes et certains animaux. Lorsque les premiers migrants ont touché les côtes de l'Australie, il y a 40 000 ans, le continent était couvert d'une dense forêt. Ils apportaient avec eux la technologie du feu : elle a complète-

ment transformé le paysage et demeure, aujourd'hui encore, au cœur de la culture aborigène en Australie.

Tamo, Midori et Jonathan, vous avez peut-être déjà entendu parler de l'île de Pâques ? Quand les Européens y ont accosté pour la première fois, ils ont trouvé de gigantesques sculptures de pierre en forme de têtes. Mais les habitants de l'île vivaient dans une pauvreté et une violence extrêmes. Les affrontements étaient constants. On s'y livrait au cannibalisme. Comment un peuple aussi misérable avait-il pu acquérir les connaissances nécessaires pour sculpter ces monolithes ? Par la suite, les Européens découvrirent les carrières d'où provenaient ces pierres géantes et comprirent qu'on les avait transportées d'un bout à l'autre de l'île en les faisant rouler sur des billots de bois. C'est donc dire que l'île avait été, dans le passé, couverte de forêts. On peut imaginer que, à un moment de leur histoire, les habitants de l'île se sont rendu compte que ces forêts étaient menacées de disparition à cause des coupes excessives. Pourtant, ils ont continué à couper, entraînant la disparition de tout ce qui fondait leur mode de vie.

Les premiers humains ont appris de leurs erreurs que leur survie et leur bien-être dépendaient essentiellement de la nature environnante. Ils ont aussi compris que nous sommes nés des éléments fondamentaux de la Terre – la terre, l'air, le feu et l'eau –, que la Terre est donc notre mère.

Sur de très longues périodes, au fur et à mesure que les hommes migraient aux quatre coins de la planète, ils prirent peu à peu conscience que la nature était la source de leur vie et de leur survie, et qu'il fallait traiter la Terre avec soin et avec respect. Ce savoir, né de leçons durement apprises au fil des millénaires, forme la base même de la compréhension du monde qu'on trouve dans les cultures indigènes. C'est pour-

quoi il est si important de se battre pour la survie de ces cultures. Une fois qu'elles ont disparu, il n'y a plus moyen de les recréer.

Je ne veux pas dire pour autant que les indigènes vivent toujours en harmonie avec la nature. Mais leur façon de concevoir nos liens avec l'environnement est différente de la nôtre. Penser la biosphère comme la Terre mère, comprendre que nous avons littéralement été créés par ses masses d'air, d'eau, de terre et de lumière solaire, voilà qui est radicalement différent d'une vision qui considère le monde comme une ressource. Dans une telle conception, la Terre mère est réduite à l'état de simple source d'abondance. Les indigènes ont appris cette vérité après avoir causé l'extinction d'innombrables espèces animales et végétales.

Je vous ai raconté toutes ces histoires parce qu'elles ont joué un rôle important dans mes propres apprentissages, et j'espère qu'elles vous aideront à mieux comprendre votre place dans le monde. Ganhi et Tiis, votre père haida, votre *nannai* et votre *chinnai* nous ont beaucoup appris à Nana et à moi et vous ont déjà permis d'apprendre à vivre en étroite communion avec votre environnement. Tamo, Midori, Jonathan, j'espère que nous avons aussi pu vous la transmettre.

Ce document a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN SEPTEMBRE 2014
À MONTRÉAL (QUÉBEC).

© David Suzuki, 2014

© Les Éditions du Boréal 2014 pour la traduction en langue française.

L'édition en langue anglaise est publiée par Greystone Books Ltd.


CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

La traduction de cet extrait a été rendue possible grâce à une aide financière du Conseil des arts du Canada.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada et du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une initiative de la Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018 : éducation, immigration, communautés, pour nos activités de traduction.

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide du gouvernement du Québec par l'entremise du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC.

Société
de développement
des entreprises
culturelles

Québec 



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Conception de la couverture : Jessica Sullivan et Nayeli Jimenez. Photo : iStock

VOICI UN EXTRAIT DE
LETTRES À MES PETITS-ENFANTS,
DE DAVID SUZUKI,
QUI PARAÎTRA
AUX ÉDITIONS DU BORÉAL
EN 2015

David Suzuki coiffe ici son chapeau de grand-père et s'adresse à ses cinq petits-enfants : il se remémore les événements marquants de sa propre enfance et s'interroge sur ce qui donne un sens à sa vie. Au fil de ses réflexions sur les grands enjeux de l'existence, Suzuki, riche d'une sagesse acquise au fil des décennies, nous propose de vivre avec courage et conviction.

Ce tiré à part a été réalisé dans le cadre de la grande tournée canadienne Bleu Terre.

Pour en savoir plus sur la tournée, consultez
latourneebileutterre.ca



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca